



Louis



Léonce

LOUIS DESSAL

TUÉ LE 16 AVRIL 1917, DEVANT CRAONNE

Promotion 1912. — Sciences appliquées.

Louis Dessal, aspirant au 110^e régiment d'infanterie, est tombé, le 16 avril 1917, devant Craonne. Il était né à Treignac (Corrèze), le 21 août 1891. Il fit ses études au collège de cette petite ville, jusqu'à la première partie du baccalauréat. C'est là que je le connus d'abord. Il était en sixième, je crois, et j'étais déjà un grand élève, quand mon attention fut attirée sur lui par l'une de ses compositions françaises qui fit le tour de l'étude, suscitant notre admiration. Elle contenait, il m'en souvient, dans ses phrases un peu incertaines d'écolier, une évocation de clair de lune, étonnante de mélancolie et de suavité. Maintes fois, depuis, j'ai discerné dans cette âme infiniment discrète un fond de tristesse et de rêverie.

En 1909, Louis Dessal quitta Treignac pour le lycée de Limoges où il resta deux ans. Dès la première année il fut à la fois reçu à la deuxième partie du baccalauréat et admissible au concours de Saint-Cyr dont il n'affronta point les

épreuves orales, résolu qu'il était à entrer dans l'enseignement.

En 1911 et 1912, tout en professant à l'École primaire supérieure de Saint-Junien (Haute-Vienne), il préparait le concours de Saint-Cloud où il entra en 1912. Il venait d'y terminer ses deux années d'études et de passer avec succès le professorat des écoles normales, quand éclata la guerre.

Dessal était en vacances à Treignac et je me trouvais avec lui au moment où arriva l'ordre de mobilisation. Ensemble nous sentîmes le frisson des douloureux pressentiments épars dans le ciel de ce jour sinistre. Dessal était devenu taciturne ; je connaissais sa bonté profonde et son idéal généreux ; il souffrait silencieusement pendant qu'autour de nous s'élevaient des vociférations inconscientes.

Nous nous séparâmes ; je ne l'ai revu qu'une fois. Le hasard fit, un jour, coïncider nos permissions. Dessal venait d'être nommé aspirant, à l'issue d'un stage qu'il avait fait à Saint-Cyr ; c'était en septembre 1916. Je n'oublierai jamais la sombre ardeur qui emplissait les yeux de mon pauvre ami quand il me conta de sa voix grave la mort de son jeune frère, tué d'une balle au front. Des camarades l'avaient amené, la nuit, dans un trou d'obus, près du corps qu'il emporta lui-même à l'arrière pour l'ensevelir de ses propres mains... Il me sembla que le sourire n'éclairerait plus jamais ces yeux hantés du funèbre souvenir.

J'ai vu, depuis qu'il n'est plus, la lettre déchirante où il annonçait à son père l'événement cruel, et la sublime lettre de consolation à sa mère. J'ai compris combien il avait dû souffrir, et j'admire que tant de douleur n'ait soulevé dans cette âme aucun désir de vengeance. Ses lettres ne contiennent pas un mot de haine contre l'ennemi. C'est à une source plus pure qu'il puisait l'énergie de combattre et le courage d'affronter la mort. Dans cet énorme chaos de la guerre, il croyait voir sombrer un monde inique et se préparer, pour l'ensemble de l'humanité, une vie plus harmonieuse.

Dix jours avant de mourir, il écrivit à ses parents une

lettre admirable que plusieurs journaux ont publiée, une lettre qui est son testament d'idéaliste et où rayonne sa foi en l'avenir de démocratie universelle. Dans cette hantise de l'attaque où il allait périr, sa généreuse pensée, loin de fléchir, s'élevait plus ardente, et cette individualité vouée à la mort prochaine s'ouvrait aux forces immortelles qui mènent les multitudes vers les plus hautes réalisations de justice.

« Tu mesureras, disait-il à son jeune frère, tu mesureras à l'étendue du sacrifice que font pour eux ceux qui meurent, la valeur de ces mots : Égalité, Justice, Démocratie. » Il lui disait encore : « Il ne faut pas vivre pour soi : c'est mal ; ni seulement pour sa famille : ce n'est pas assez. Il faut vivre pour un idéal, pour des idées, des idées à soi qu'on a pesées et mûries. Si tu es savant, choisis le « vrai » ; si tu es artiste, choisis le « beau » ; si tu n'es ni l'un ni l'autre, fais comme moi, choisis le « bien ». »

Le 16 avril 1917, dès les premiers pas hors de la tranchée, l'aspirant Louis Dessal tombait foudroyé, à la tête de sa section. Sous l'humble croix de bois, sous la terre bossuée où gisent tant de jeunes rêves, il est entré dans la grande foule mystérieuse de ceux qui sont morts pour que s'élevât sur le monde torturé une espérance de liberté et de bonheur ⁽¹⁾.

LOUIS VIALLE,

Professeur agrégé de philosophie.

(1) Louis Dessal est l'objet d'une proposition pour la médaille militaire avec la citation suivante : « Aspirant chef de section modèle de devoir et d'abnégation. Mortellement frappé le 16 avril 1917, alors qu'il se préparait à monter à l'assaut des lignes ennemies. »

Il repose au cimetière militaire de La Ville-au-Bois, près Pontavert (Aisne), tombe n° 166.

Son frère, Léonce Dessal, qu'il voulut ensevelir lui-même, fut tué à l'âge de vingt-deux ans, le 5 mai 1915, à Mouilly, près des Éparges (Meuse). Il était caporal au 110^e d'infanterie, et fut décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire.